



La maison des Himalayas

Association sans but lucratif - loi 1901

Siège social (national) : Chemin de Peenacker - 59270 BERTHEN (France)



Les Gandharbas ou Gainés, troubadours de l'Himalaya

Une compilation d'articles de presse

Traduction : Dominique Dufau et Marie-Dominique Sergent
(La Maison des Himalayas)

Projet

Ed. du 23/05/2004

Sommaire

1 - La culture Gandharba et la tradition de la musique népalaise populaire

1a - Résumé	3
1b - Présentation	3
1c - L'histoire de leur origine	4
1d - La musique des Gandharbas	5
1e - Les instruments musicaux des Gandharbas	5
1f - « La musique est toute notre vie ! »	6
1g - Résumé des discussions	7

2 - La grotte de Mahendra et le village des troubadours (Gainé)

9

3 - La musique des dieux

10

4 - Musique du Népal

13

5 - Instruments de musique népalais

14

6 - Troubadours de l'Himalaya

17

7 - Les Gandharbas et leur sarangi

18

8 - Les Gainés, c'est nous !

20

9 - Annonce d'une mort lente pour le symbole de la culture népalaise

22

10 - Pas à ce prix-là

24

11 - Les instruments traditionnels de la vallée risquent de disparaître

25

12 - Les instruments de la musique folk népalaise

26

13 - Musique communautaire du Népal : tour d'horizon

28

14 - Le sarangi, pont sonore entre le Népal et Lisdoonvarna

30

15 - Resham Pheeree Ree

32

1 - La culture Gandharba et la tradition de la musique népalaise populaire

Par Stephanie A. Spray (étudiante en Maîtrise, Harvard Divinity School)

Intervention du 1^{er} mai 2003, Dudley House, Harvard University

1a - Résumé

L'intervention de Stephanie Anne Spray portait sur la richesse de la culture des Gandharbas (ou Gaine) du Népal, telle que révélée par leur musique. Alors que l'identité de cette caste est liée à la musique, la tradition même de cette musique est mise à mal et est en train de disparaître dans le Népal d'aujourd'hui. Les Gandharbas doivent se battre pour préserver leur tradition. Les chances ne sont pas en leur faveur car les nouvelles générations sont amenées à chercher d'autres moyens de subsistance, à la fois par nécessité et, parfois, pour échapper à la gêne occasionnée par leur activité ancestrale liée à leur caste – et il n'est pas rare qu'ils changent de nom à cette fin. A Katmandou, un groupe de Gandharbas a créé une ONG en 1995, sous l'appellation de « Gandharba Culture and Arts Organization » (GCAO, Organisation pour la culture et les arts Gandharbas). D'abord en relation avec ce groupe, puis par un travail sur le terrain hors de la vallée de Katmandou, Stephanie A. Spray s'est engagée dans une étude à long terme qu'elle prévoit de poursuivre dans le cadre d'une thèse. Entre temps, elle travaille activement pour organiser des manifestations en faveur des Gandharbas à Katmandou et aux Etats-Unis. Son interview a mis l'accent sur les challenges rencontrés actuellement par les Gandharbas et sur les implications qu'aurait pour le Népal la perte de la culture Gandharba.

Stephanie A. Spray est étudiante en dernière année de maîtrise à la Harvard Divinity School. Elle a obtenu, au Smith College, une licence récompensée par les honneurs du jury, au sein du Département des Religions. Elle a passé une année en 2001-2002 au Népal, dans le cadre d'une bourse Fulbright, pour étudier la culture et la musique des Gandharbas du Népal. Elle a appris à jouer du *madal*, le tambour populaire népalais, en accompagnant leurs chants. Elle avait déjà appris à jouer du tabla avec Hom Nath Upadhyaya en 1999-2000 et à nouveau en 2001. Son projet auprès des Gandharbas avait commencé l'été précédent et elle prévoit de continuer son action auprès d'eux après sa maîtrise. Elle espère pouvoir organiser un concert avec des musiciens Gandharbas aux Etats-Unis.

1b - Présentation

Les Gandharbas (également connus sous le nom de « Gainés ») sont, par tradition, une caste de musiciens qui voyagent de village à village, de maison à maison, en chantant et jouant du *sarangi* népalais (une sorte de violon populaire népalais, également très populaire en Inde – NDT). Avant l'arrivée et la vogue de la radio au Népal, les Gandharbas apportaient distraction et nouvelles, et jouèrent même un rôle important dans la diffusion de la sensibilité nationale peu après l'unification de la nation par Prithivi Narayan Shah. Du fait de leur rôle traditionnel de musicien itinérant, ils ont souvent été comparés avec les ménestrels d'Europe occidentale. Leur identité est compliquée à cause de leur position d'intouchables, en dehors du système des castes. Leur rôle est maintenant de plus en plus ambivalent alors que la demande pour la musique Gandharba est moindre. Certains les accueillent volontiers, les autres les considèrent comme un fléau. Pour les autres, ce sont de simples mendiants ou d'insignifiants marchands ambulants.

Les Gandharbas ne représentent pas exactement un groupe ethnique, mais une communauté sociale (*jati*, NDT) présente dans tout le Népal, mais également au Sikkim et au Bhoutan. Si l'on se réfère au Muluki Ain de 1854, ce sont des intouchables, plus bas dans l'échelle que les Damai mais plus haut que les Badi. D'après un recensement réalisé par le Gouvernement en

2001, la population Gandharba au Népal est estimée à environ 5.000 personnes, bien que beaucoup s'accordent à dire qu'ils sont en fait le double. A la connaissance de Stephanie, seuls les hommes Gandharbas voyagent et jouent de la musique. Traditionnellement, les Gandharbas voyagent de village en village, de maison à maison, jouent en groupe ou individuellement, espérant être payés en retour par des aumônes de riz, de lentilles ou de quelques roupies. Ils sont connus pour leur instrument, le *sarangi*, qu'ils fabriquent eux-mêmes, et pour leur répertoire de chansons, qui dépassent le cadre expérimental et géographique du Népal.

Bien que le système des castes ait été interdit par la loi en 1963, il est toujours en vigueur. Dans les villes, beaucoup de Gandharbas vivent dans un certain anonymat, mais ils continuent à porter le poids de générations d'opportunités manquées et de luttes. Les histoires illustrant leur statut d'intouchables sont certes nombreuses, et voici un exemple édifiant de discrimination, rapporté par un Gandharba de Tanahun, au sein de sa propre famille. Même si son père eut la brève opportunité d'aller à l'école, il fut forcé de s'asseoir par terre au fond de la classe, de peur qu'il ne souille les bancs qui étaient réservés aux enfants des classes plus élevées. Quand le maître souhaitait infliger une punition à l'enfant, il demandait aux autres Gandharbas de le battre, afin de ne pas devoir être en contact direct avec l'enfant. Plus tard, lorsqu'il put lui-même aller à l'école, même si l'on ne demandait plus aux enfants Gandharbas de s'infliger les punitions les uns aux autres, il lui était souvent interdit de boire l'eau des carafes mises à la disposition des enfants. Bien que tout le monde eut pour habitude de boire avec la carafe au-dessus de la bouche, afin d'empêcher les lèvres de toucher la carafe et donc de souiller l'eau, les Gandharbas n'avaient pas le droit d'utiliser ces carafes. Il expliqua combien de frustration et de colère cela provoqua chez lui alors qu'il était enfant. Il dit son soulagement de voir ses propres enfants pouvoir se mélanger en toute liberté avec les enfants d'autres castes à l'école. D'après lui, la discrimination entre castes est en train de régresser, même dans le Népal rural. Une pauvreté abjecte l'a cependant remplacée.

En réaction au déshonneur souffert pendant des générations du fait de leur activité de mendicité, de nombreux Gandharbas cherchent d'autres opportunités de travail. Pour diverses raisons politiques et sociales, de nombreux Gandharbas choisirent d'abandonner le nom de « Gaine ». Beaucoup ont changé leur nom de caste pour « Gandharba » ou « Ghandari », alors que d'autres ont choisi le nom ambigu de « Nepali », comme par exemple le célèbre artiste Ram Sharan Nepali. Bien que les opinions diffèrent au sein de la communauté Gandharba sur le nom « Gaine », c'est, d'après l'expérience de nombreux Gandharbas, un nom dégradant. Sur la suggestion en 1963 de Dharma Thapa, personnalité de Radio Népal, nombreux furent ceux qui changèrent leurs noms pour « Gandharba », ces musiciens célestes décrits par les Vedas et les Puranas, mais présents également par leur propre folklore. Par le choix de ce nouveau nom, ils se placèrent eux-mêmes ainsi que leur musique dans un royaume digne et divinisé, en contraste total avec leur lutte.

1c - L'histoire de leur origine

Les Gandharbas du Népal connaissent les récits de l'origine de leur activité de caste. Bien que l'on puisse trouver plusieurs variations de la première histoire Gandharba, de nombreux récits commencent avec la création de l'univers. Peu après que Brahma ait produit les divers mondes, il expulsa de la cire de ses oreilles et de la morve de son nez, qui donnèrent naissance à deux démons, Madhu et Kaitab. Alors qu'ils infligeaient des dégâts dans tout l'univers, Shiva créa la féroce déesse Kali afin de les détruire. Pour célébrer cet événement, les dieux réunirent les morceaux de cadavres épars et les utilisèrent comme instruments. Un de ces instruments était l'arbaj Gandharba, un instrument similaire au luth, qui serait l'ancêtre du sarangi népalais. Les dieux engagèrent également un énorme et tumultueux festin, tout en chantant et en dansant. Entre temps, le sage Gandharba, également créé par Brahma, avait mené une vie d'austérités pendant 12 ans.

Ainsi, selon la légende, le premier Gandharba était un sage puissant, et non un intouchable. Alors qu'il avait pratiqué ces austérités yogiques (*tapas*) pendant ces douze années, les dieux commencèrent à s'inquiéter de ce que son pouvoir singulier ne puisse enflammer l'univers. Afin

d'empêcher cette calamité, ils décidèrent de le distraire. Ils choisirent de danser et de chanter bruyamment, jusqu'au moment où le Gandharba s'éveilla. A ce moment-là, ses yeux s'ouvrirent sur Ganika, une danseuse apsara, et, à son insu, il la féconda. Selon la légende, après ses douze années d'austérité, il était extrêmement affamé et demanda de la nourriture. Les dieux ayant dévasté leur banquet, ils rassemblèrent les restes qu'ils donnèrent à manger au Gandharba. Le fait de se nourrir de ces restes (ou *jutho*, nourriture polluée) provoqua la diminution de ses pouvoirs.

Pendant ce temps, les *apasaras*, y compris Ganika, dansaient devant Vishnu. Vishnu s'offensa de ce spectacle, maudissant puis révélant la grossesse de Ganika à l'auditoire. Lorsque les dieux demandèrent qui était le père, Laxmi désigna le Gandharba comme le fautif. Le couple fut emprisonné pour leur relation illégitime. Dix mois plus tard, Ganika donna naissance à son fils en prison. Brahma leur dit que, puisqu'ils avaient mangé des restes de nourriture polluée pendant leur emprisonnement, leur fils devrait porter le nom de « Udarmukh Gandharba ». Il leur dit également qu'ils devaient vivre comme des intouchables, à voyager et jouer de la musique. Lors de leurs voyages « de village à village » et « de maison à maison », leur rôle était, par leurs chants, « de rendre gais les gens tristes et de faire pleurer ceux qui riaient ».

Cette histoire est la cristallisation de plusieurs versions de ce que j'appelle la « légende de leur origine ». Elle permet de comprendre pourquoi les Gandharbas se définissent comme des musiciens célestes tombés des cieux.

1d - La musique des Gandharbas

Les meilleurs musiciens Gandharbas sont maîtres dans l'art du chant et de l'improvisation. Le degré de virtuosité d'un musicien Gandharba est défini, comme pour tout musicien, par la musique qu'il crée et/ou le style de sa prestation. Certains Gandharbas sont compétents pour un certain nombre d'instruments et divers styles de chants, d'autres s'en désintéressent complètement. Bien que les Gandharbas héritent de leur activité de caste par leurs pères, tous ne peuvent choisir ou continuer de pratiquer cet art. Le terme de *lok git* (chanson populaire) est un terme un peu confus qui englobe un méli-mélo de musiques dans le Népal moderne et de nombreux Gandharbas classent leur musique comme telle. Un Gandharba membre de la GCAO a expliqué l'utilisation de ce terme en déclarant que les *lok git* Gandharba sont des chansons exprimant la joie, l'amour et la tristesse des gens du peuple. Parmi les différentes catégories de chants du répertoire Gandharba, on trouve par exemple les chants *kharka* – des chants épiques relatant les faits des dieux, des personnages publics ou des soldats ; les chants *ghatana* – qui décrivent des événements locaux, souvent avec un commentaire social ou moral ; et les chants *mangal* – des chants de bonne augure, reprenant souvent les légendes relatives aux dieux.

1e - Les instruments musicaux des Gandharbas

Le *sarangi* : Le *sarangi* est le principal instrument dont jouent les Gandharbas. C'est une sorte de violon en bois, sans taille fixe, que l'on tient vertical pour jouer. Comme tous les *sarangis* sont entièrement fabriqués à la main, chaque instrument est unique. Généralement, un bon *sarangi*, de taille moyenne, peut se vendre dans les rues de Katmandou entre 1.800 et 3.000 roupies (NDT : entre 360 et 600 euros), en fonction de l'habileté et du *dukha*, ou peine, qui y ont été mis par l'artisan. Bien que pas toujours juste, le prix est souvent une simple négociation entre l'urgence du besoin du musicien et la volonté de l'acheteur. Les cordes du *sarangi* étaient fabriquées traditionnellement à partir d'intestins de chèvre ou d'autres animaux, mais maintenant de nombreux Gandharbas utilisent diverses matières premières, qui vont du câble en métal aux cordes de badminton. Ces changements ont affecté non seulement le son de l'instrument mais également la manière de chanter. Les modèles de *sarangi* évoluent également afin de plaire à d'éventuels clients, qui ne joueront peut-être jamais du *sarangi* : l'instrument peut être sculpté de manière plus ou moins compliquée, avec des motifs de Bouddha, Ganesh,



des fleurs ou des Garudas. Les *sarangis* népalais sont donc différents de leur cousin indien.

L'Arbaj : Selon les Gandharbas, leur *sarangi* serait une adaptation

de l'*arbaj*, sorte de luth à quatre cordes. On peut en gratter les cordes avec les doigts, une graine ou un grain de riz, ou bien le pincer avec un crochet en bois. Le nombre d'hommes capables de jouer de l'*arbaj* serait très faible, entre 5 et 10, selon les Gandharbas.

Autres instruments : Les Gandharbas ont incorporé le tambour populaire népalais, le *madal*, dans leur musique. Bien que le *madal* ne soit pas fabriqué au sein de leur caste, mais par la caste des *Badi*, ce tambour est répandu partout au Népal et de nombreux Gandharbas en jouent avec dextérité. Même lorsqu'ils ne savent pas en jouer, les Gandharbas ont incorporé les rythmes types du *madal* dans leurs chansons. Certains Gandharbas jouent également de la guimbarde et du *bansuri* (une flûte en bambou).



Bansuris



Madal

Beaucoup de Gandharbas se présentent comme autodidactes. Pourtant, toute leur communauté est impliquée dans un système d'interprétation et de critique. Bien qu'il n'y ait pas de modèle fixe d'enseignement de cet art, d'où la grande variété de styles et de techniques, les Gandharbas sont sollicités pour évaluer de manière critique les performances des autres musiciens Gandharbas.

1f - « La musique est toute notre vie ! »

Depuis une dizaine d'années, de nombreux Gandharbas insistent sur le fait que leur profession s'apparente plus au « business » qu'à la mendicité. Ce qu'ils veulent dire par « business » signifie en général qu'ils vendent leur art, et plus spécialement leurs instruments, aux touristes. Du fait de la versatilité du secteur du tourisme et des problèmes rencontrés par le Népal en guerre, les clients sont rares ces derniers temps. N'ayant que peu d'opportunités de gagner de l'argent, certains cherchent un autre travail, et, s'ils n'en trouvent pas, retournent jouer sur les routes pour gagner riz ou lentilles.

Sur les conseils d'un agent des Brigades pour la Paix, un groupe de Gandharbas créa une ONG à Katmandou, dénommée la « Gandharba Culture and Art Organization » (GCAO, Organisation pour la culture et les arts Gandharbas). L'organisation sert de support pour plus de 150 Gandharbas venant de tout le Népal, lorsqu'ils font leur « business » à Katmandou et à Pokhara. Leur bureau n'est pas seulement un endroit où ils peuvent accrocher leurs *sarangis* mais également un espace pour les spectacles et les rencontres, ouvert à tous les Gandharbas du Népal. Leur porte reste ouverte à tout visiteur curieux, qu'il soit Népalais ou étranger. Stephanie ainsi que des amateurs Népalais et Américains sont en train de travailler avec la GCAO afin d'organiser un groupe de Gandharbas susceptibles de se produire aux Etats-Unis.

Les Gandharbas sont des trésors vivants d'histoire orale et de littérature, malheureusement peu reconnus au Népal et à l'étranger. L'attrait de leurs sonorités et de l'esprit de leurs chants, bien

qu'uniques au Népal, traverse les frontières des castes et des nations. Certains Gandharbas ont réussi à acquérir popularité et succès mais la grande majorité d'entre eux doivent se battre pour subvenir aux besoins de leurs familles et maintenir leur identité traditionnelle, qui se manifeste de la manière la plus évidente dans leur musique.

1g - Résumé des discussions

Q : Certains Gandharbas se sont-ils inscrits dans les courants principaux de la scène musicale Népalaise ?

R : Il y a quelques exemples, comme Jhalak Man Gandharba (qui chantait « *Amaile sodhlin ni* ») et Ram Saran Nepali qui a travaillé chez Radio Nepal. Certains, comme Shyam Nepali, jouent du *sarangi* dans des films népalais, mais peu ont réussi en interprétant les chants traditionnels Gandharbas. Il leur faudrait sûrement plus de publicité pour sortir de l'anonymat.

Q : Pourquoi voulez-vous amener les Gandharbas aux Etats-Unis ?

R : Le but principal est d'exposer la musique Gandharba à des oreilles étrangères, afin de trouver une audience plus large pour leur musique. Je pense que de nombreux morceaux choisis de leur répertoire pourraient plaire non seulement aux spécialistes de la musique népalaise ou sud-asiatique, mais également à d'autres amateurs. Certains auditeurs étrangers ont comparé leur musique au folklore irlandais ou américain, alors que certaines chansons s'apparentent à une traduction népalaise du blues. Dans un monde de plus en plus rétréci par de meilleurs moyens de locomotion, les Gandharbas pourraient ainsi, en voyageant au-delà des villages locaux, en traversant les frontières culturelles et nationales, continuer à faire vivre leur activité traditionnelle.

Q : Quel est le degré de connivence entre la musique Gandharba et les Gandharbas eux-mêmes ? Ne serait-il pas plus logique de considérer leur musique, de manière générale, comme Népalaise et de la promouvoir en tant que telle ?

R : Ils sont très étroitement entremêlés. Même si de nombreux Népalais issus d'autres castes peuvent jouer du *sarangi* et chanter certains types de *lok git*, et même s'il peut y avoir différentes approches pour promouvoir leur musique, je ne pense pas qu'il soit possible de séparer la musique Gandharba du contexte culturel et social du vécu des Gandharbas. Si elle devait être promue en tant que musique du Népal, elle ne pourrait être dissociée du contexte Gandharba.

Q : Que pensez-vous des suggestions qui ont été faites d'adapter leur musique, peut-être vers un style plus fusionnel, ou en ajoutant des instruments, afin de mieux la vendre ?

R : Ils ont déjà incorporé certains instruments, tels que le *madal* et le *bansuri*. Nombreux sont les Gandharbas maintenant familiers avec les styles de chant « *jhyaaure* » et « *kyale lok git* », styles qui leur permettent de créer de nouvelles chansons. J'hésite à les encourager à faire évoluer leur musique vers la pop moderne ou, ainsi qu'il a été suggéré, vers la *dance music*. Je pense que cela priverait la musique Gandharba de sa texture et de son expression si particulières, qui en font tout d'abord l'attrait. Le but n'est pas de la diluer, mais d'en faire ressortir les aspects indigènes qui donnent vie à leurs chants.

Q : Comment apprécier la musique Gandharba ? Les textes ne sont-ils pas importants ? Comment un auditoire occidental pourrait-il s'imprégner de toutes ses saveurs ?

R : Les paroles sont sans contexte aussi importants que la mélodie ou le rythme. Bien sûr, tous deux sont entremêlés à certains moments, ce qui crée un problème pour les auditeurs qui ne peuvent pas comprendre les paroles. Expliquer le contexte de la musique à un auditoire

étranger est un problème majeur mais pas insurmontable. Il suffirait pour cela d'adopter une approche créative.

Q : Qui écrit les musiques ? Sont-elles improvisées ?

R : Bien sûr, comme pour toutes les musiques, la leur est composée de diverses manières – soit en groupe soit individuellement. Certains musiciens, comme Khim Bahadur, notent leurs propres compositions, alors que d'autres improvisent librement sur la base de chansons anciennes. En fonction de l'humeur du musicien et/ou de sa virtuosité, et en fonction de l'auditoire, une chanson peut être interprétée de diverses manières. J'ai récemment été horrifiée par un ouvrage publié au Népal sur les Gandharbas, qui présente leurs chansons comme des compositions immuables. Certains Gandharbas que je connais étaient également très dérangés, car ce livre présentait leurs chansons comme des morceaux bien établis. Bien que les chansons puissent être composées en commun ou individuellement, chaque musicien a l'opportunité de se l'approprier grâce à son interprétation individuelle. Présenter une chanson comme un enregistrement fixé à jamais en donne une impression fautive, dont sont écartées la vitalité et la fluidité de la musique. Mais ce problème n'est pas spécifique à la musique Gandharba, puisqu'il se pose également à tout musicien qui considère sa musique comme une œuvre plus fluide et plus créatrice qu'un enregistrement en studio.

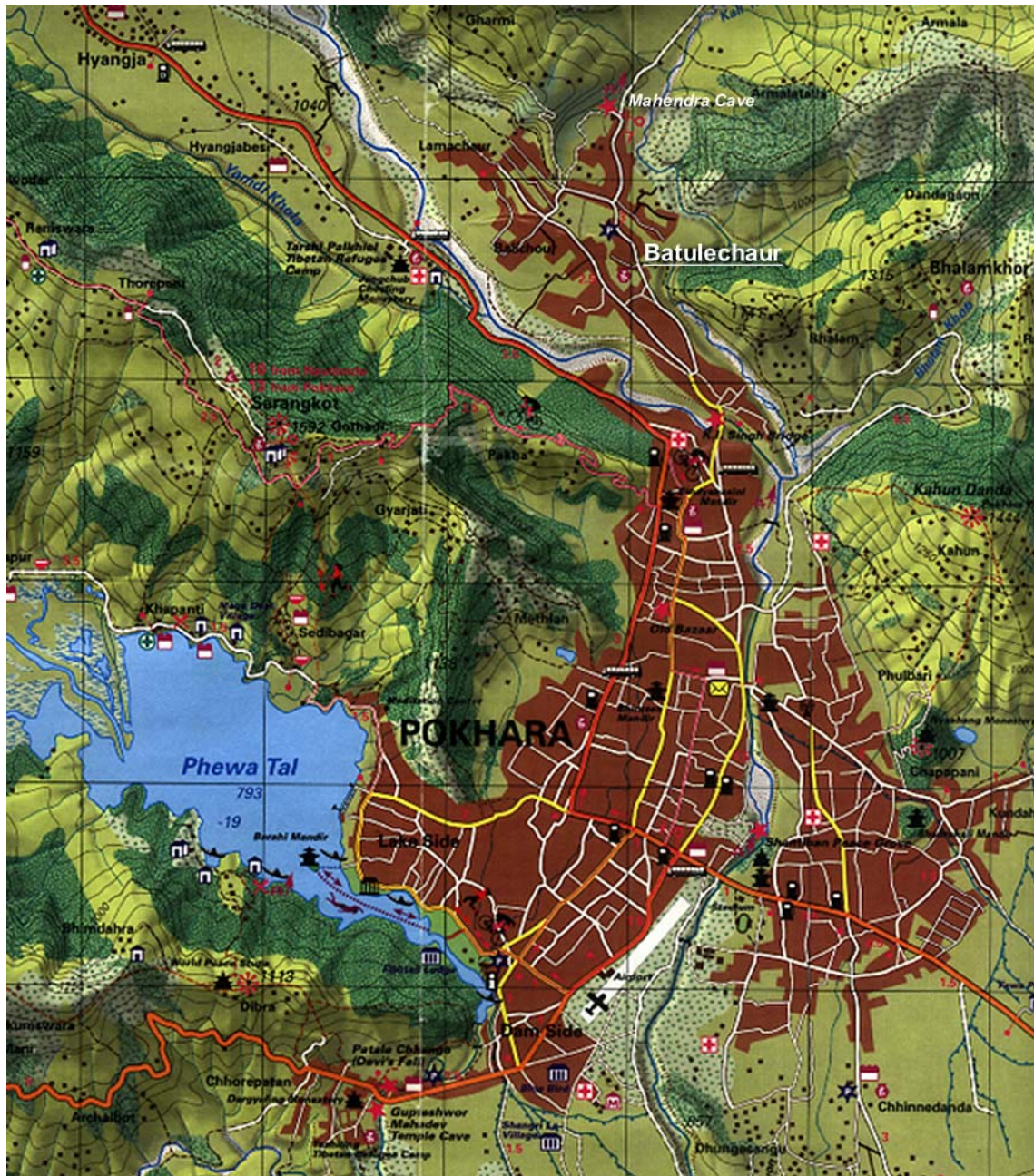
L'intervenante peut être jointe à l'adresse suivante : stephaniespray@hotmail.com.

Mise en garde : *ChhalPhal Discussion* n'est qu'un espace de communication qui permet un échange de travaux et d'opinions. *ChhalPhal Discussion* ne peut être tenu pour responsable des opinions exprimées par le conférencier ou le public.

2 - La grotte de Mahendra et le village des troubadours (Gainés)

Cette grotte creusée dans le calcaire tient son nom du roi Mahendra et est située à Batulechaur, un village du nord-est de la vallée de Pokhara. Les troubadours professionnels connus sous le nom de « Gainé » vivent dans ce village. La plupart des Gainés gagnent leur vie en chantant des chants populaires népalais à Batulechaur.

Source : <http://www.welcomenepal.com/pdf/93@Pokhara.pdf> (page 17)



3 - La musique des dieux

Les troubadours népalais veulent vivre avec leur temps, mais sans perdre leur identité.

Par Alok Tambahangphey

C'est une journée froide et pluvieuse à Thamel, les Gandharbas sont invisibles et leurs *sarangis* silencieux. Mais si vous empruntez l'allée au coin du Jump Club et montez les escaliers jusqu'aux deux pièces qui forment le bureau de la Gandharba Art and Culture Organization (l'organisation pour la culture et l'art Gandharba, « GACO »), vous y trouverez toujours quelqu'un en train de rire, d'enseigner, de discuter et, bien sûr, de chanter.

Tout visiteur sera accueilli par un sourire gentil et une tasse de thé préparée par le Gorkha Restaurant, situé au rez-de-chaussée. Là est leur force, disent-ils, dans l'unité, la même qu'ils ont réussi à introduire au Népal par leurs chants, ajoutent-ils avec un petit sourire. Certains ethno-musicologues ou anthropologistes dissertent sans fin sur l'importance des chants Gandharbas dans la construction de la nation. Il y a longtemps, très longtemps, dit-on, avant que les dieux ne peuplent la terre avec des humains, il y avait des musiciens qui distraient les divinités. Les Gandharbas passaient leur temps à jouer de leur *arbaz*, l'ancêtre du *sarangi*, et les *apsaras* dansaient sur leurs musiques.

Cette situation idyllique dura jusqu'à ce que les puissants ne décident que les humains avaient survécu à leur utilité dans les royaumes célestes et devraient être divisés en castes et envoyés sur terre. L'exil hors des paradis célestes des humains sans méfiance fut l'occasion de grandes réjouissances et tous furent invités à un grand festin. Les membres des diverses castes étaient assis à des places bien définies et furent servis en nourriture et alcool par des *apsaras* avenantes. Tout le monde était à l'heure, sauf les Gandharbas. Ils arrivèrent après que toute la nourriture ait été distribuée aux autres castes mais on ne pouvait les renvoyer affamés et il fut alors décidé que tous les autres humains leur donneraient une petite part de leur nourriture.

Et c'est ainsi que cela se passe depuis des siècles.

Aussi loin que l'on puisse se rappeler, les Gandharbas, les troubadours du Népal, jouent pour gagner leur nourriture. La musique n'est pas seulement leur profession, c'est aussi leur culture, leur vie, leur raison d'être. Malheureusement, même si cela les a rendus célèbres, l'argent a mis beaucoup plus de temps à arriver. Et à notre époque où tout change si vite, le défi qu'affrontent les Gandharbas ne tient pas seulement dans le fait de savoir comment ils peuvent maintenir leur culture en vie, mais comment faire pour permettre à leur communauté de survivre.

Personne ne sait exactement quelle est la région d'origine des Gandharbas, mais la plupart viennent des districts occidentaux de Tanahun, Chitwan, Lamjung et Gorkha. Depuis des siècles, ils ont joué le rôle de media au sein de la population népalaise, visitant des milliers de villages en chantant les légendes orales sur les dieux, les rois et les gens du peuple. Leurs chants les plus mémorables racontent les victoires du roi Prithvi Narayan Shah qui menèrent à l'unification du Népal, l'incendie qui ravagea Singha Darbar il y a 30 ans et les chasses aux tigres de Jung Bahadur dans la jungle du *terai*. Mais l'attrait de la musique Gandharba éprouvé par la plupart des Népalais réside dans les chansons relatant des amours perdues et retrouvées, les peines et les souffrances des gens du peuple, comme par exemple la chanson « *Amai le sodhlin ni khoi chhora bhanlin* » (« Si ma mère demande où est son fils », voir traduction ci-dessous) : ce texte relate les pensées d'un homme blessé à la guerre et qui, se sachant proche de la mort, écrit une lettre poignante à sa famille.

Malheureusement, les goûts musicaux en pleine évolution des Népalais mettent la musique Gandharba face à un challenge de taille. Les troubadours qui avait l'habitude de voyager ont déjà abandonné leur vie errante de village en village et la plupart préfèrent venir dans des villes

comme Katmandou et Pokhara. Le déclin du mode de vie traditionnel des Gandharbas signale non seulement la disparition de leur art, mais également la perte d'une source vitale de l'histoire populaire du Népal.

De manière assez triste, même les Népalais qui comprennent bien la signification de la tradition musicale de la communauté Gandharba ne semblent pas associer cette forme d'art avec les membres de la communauté, une ironie qui n'échappe pas aux musiciens. « Les Népalais aiment le *sarangi* mais pas les Gandharbas », se lamente Sanu Kancha Gandharba, président de la Gandharba Art and Culture Organization (GACO). Lors d'une réunion récente, explique-t-il, les intellectuels de la capitale parlèrent du rôle du *sarangi* mais pas de l'homme derrière l'instrument.

Lors d'une autre réunion sur les droits de l'homme, à peu près toutes les communautés *dalit* (intouchables) furent mentionnées mais pas un mot ne fut dit sur les Gandharbas. C'est ce qui poussa Sanu Kancha à ne pas participer à la deuxième réunion. « J'avais le cœur brisé. Pourquoi devrions-nous y retourner ? Nous survivrons par nos propres moyens », dit-il. La dénomination de « Gandharba » est présente dans de nombreux textes sacrés hindous, tels que les Purana et les Swasthani, mais le fait d'être mentionnés dans les textes sacrés ne leur garantit pas une vie facile – bien que les Gandharbas reçoivent souvent des aumônes de nourriture, de vêtements et d'argent, leur appartenance à cette caste les empêche de pénétrer dans les maisons des autres Népalais. Et même s'ils souhaitent continuer à vivre du chant, ils sont obligés d'accepter n'importe quel autre emploi pour pouvoir survivre. Peu possèdent leur propre terre et beaucoup sont lourdement endettés.

Sanu Kancha lui-même eut une vie difficile, comme beaucoup d'autres. Il y a presque vingt ans, à l'âge de 13 ans, il commença à « courir » les rues, d'abord à Basantapur puis à Thamel. « Les premiers jours, je me contentais de chanter et de marcher dans les rues, dans l'espoir qu'une oreille bienveillante nous écouterait, éventuellement nous féliciterait et nous donnerait quelques roupies. Mais un jour je découvris qu'il y avait de vrais admirateurs, notamment des touristes qui voulaient acheter le *sarangi*. Et c'est ainsi que tout commença pour nous ». L'Organisation pour l'Art et la Culture Gandharba fut créée en 1995 sur les conseils d'un Américain au grand cœur. C'est la seule organisation de ce type au Népal et elle compte 110 membres ainsi qu'un bureau à Pokhara. L'organisation se suffit à elle-même – les membres fabriquent le *sarangi* à 4 cordes, le vendent aux touristes et donnent un quart de ces revenus à l'organisation.

« Ce n'est pas une source de revenu très fiable ni constante, étant donné les tendances actuelles du tourisme, et même lorsque les rues sont pleines de touristes, il est difficile de gagner plus de 2.000 ou 3.000 roupies par semaine (NDT : 40 ou 60 euros) », déclare Sanu Kancha. En plus du chant et de la vente des *sarangis*, des *madals* (un tambour népalais bi-face) et des *basuris* (une flûte en bambou), certains Gandharbas se sont lancés dans l'enseignement des danses folkloriques à des touristes curieux ou de la musique aux quelques musiciens amateurs népalais. Bikas Yogi, un musicien, paie 2.000 roupies par mois (40 euros, NDT) pour une heure de cours de *sarangi* par jour. Yogi est enthousiasmé par ce violon népalais à quatre cordes. « J'ai toujours aimé la musique des Gandharbas, mais je n'ai jamais eu le temps de l'apprendre. Cela a pris du temps mais le résultat est positif.

Des gens comme Yogi jouent un rôle très important. Alors que la GACO travaille pour la sauvegarde de l'héritage de cette communauté, les membres de cette organisation trouvent très réconfortant le fait que d'autres personnes, notamment d'autres Népalais, s'y intéressent de manière active. En ce moment, l'organisation s'attache à collecter le maximum de textes anciens et de chansons afin de les enregistrer pour la postérité. La GACO, avec l'aide du plus ancien et du plus talentueux des musiciens Gandharbas, est en train de compiler un album dénommé « Gandharba ko mutu » (le cœur des Gandharbas) qui contiendra 15 chansons originales Gandharbas. Cela coûte cher, avoue Sanu Kancha, mais la communauté fait tout son possible afin que ce projet voie le jour.

D'après les jeunes de la communauté, il n'est pas suffisant de préserver la culture seule. L'éducation reste leur but ultime et Raj Kumar, jeune Gandharba de 23 ans, avoue ressentir durement le manque d'éducation de base. « Les gens nous appellent « gainé », cela fait mal. Nous ne pouvons rien rétorquer car nous sommes des gens simples. Si nous étions éduqués, les choses auraient pu être différentes », déclare-t-il. La communauté est de plus en plus soucieuse de s'assurer que les générations futures pourront vivre sans ce handicap. Sanu Kancha, par exemple, envoie ses deux fils dans une école anglaise, même si cela implique pour lui de ne faire qu'un repas par jour.

La GACO, de son côté, sponsorise deux enfants dans le district de Tanahun et prévoit de généraliser ce système de bourses dans le futur. Écoutons Sanu Kancha : « J'espère que l'éducation les aidera à devenir de meilleurs être humains et nous espérons qu'ils n'oublieront jamais qu'ils sont des Gandharbas avant tout, même s'ils deviennent médecins ou ingénieurs. »

Chanson Gainé : « Si ma mère demande où est son fils » :

De maison en maison, de porte à porte,
Ils sont venus nous recruter,
Nous demandant si nous voulions travailler,
Nos cœurs étaient d'accord.
Monsieur le Major, dans un coin, a passé la revue :
Ceux qui louchaient et les sourds sont sortis du rang,
Les autres sont allés à l'hôpital et ont été enrôlés.
Six mois après,
Nous défilions nus pieds.
Beaucoup sont blessés à la poitrine, beaucoup d'autres à la tête,
Et lorsque je revois ces têtes blessées, mon cœur tressaille.
Si ma mère demande où est son fils,
Dites-lui que je viendrai plus tard.
Si mon père demande où est son fils,
Dites-lui que je suis toujours au combat.
Si mon frère aîné demande où est son frère,
Dites-lui que sa part de propriété vient de s'agrandir.
Si mon jeune frère demande où est son frère,
Dites-lui que la taille de la famille vient de diminuer.
Si ma sœur aînée demande où est son frère,
Dites-lui de reprendre le cadeau qu'elle avait apporté.
Si ma petite sœur demande où est son frère,
Dites-lui qu'il n'y aura pas de cadeau pour elle cette fois.
Si ma belle-sœur demande où est son beau-frère,
Dites-lui de sacrifier une chèvre et d'offrir un banquet.
Si mon fils demande où est son père,
Dites-lui d'enlever son chapeau.
Si ma fille demande où est son père,
Dites-lui de garder son honneur intact.
Mes frères parleront de moi pour les fêtes familiales,
Mon père parlera de moi pendant six mois, une année,
Ma mère parlera de moi pendant toute sa vie.
Si ma femme bien-aimée demande où je suis,
Dites-lui de rompre ses bracelets et son collier,
D'enlever la poudre de la raie de ses cheveux,
Et que son chemin est maintenant libre.
J'ai passé mon enfance à jouer
Et ma jeunesse au service du gouvernement.
Je voulais rentrer, l'ennemi m'a stoppé.
Je ne suis pas venu, c'est la mort qui m'a eu.

Source : NEPALI TIMES – N°79 – 1 au 7 février 2002

4 - Musique du Népal

Extrait de Wikipedia, l'encyclopédie libre

Le Népal compte quelque trente six groupes ethniques différents ainsi que de multiples religions et langues. Sa musique est également très variée : musiques pop, religieuse, classique et folk sont populaires. Les styles musicaux issus du Tibet et d'Inde ont grandement influencé la musique népalaise. De manière générale, les femmes, même si elles appartiennent à la caste des musiciens, ne jouent d'aucun instrument, sauf dans des situations bien spécifiques, comme par exemple, à l'occasion du mariage, pendant les fêtes traditionnelles réservées aux femmes.

Comme en Inde, il existe plusieurs castes de musiciens au Népal : les *damai*, qui sont à la fois musiciens et couturiers, et les Gainés, qui étaient pêcheurs à l'origine avant de devenir troubadours itinérants. Les Gainés jouent pour plusieurs clients, en échange de nourriture et d'autres produits de première nécessité. Leur instrument typique est le *sarangi*, une sorte de violon à quatre cordes, fabriqué et sculpté à la main. Les *damai* sont peut-être plus connus pour leur participation au *panchai baja*, une sorte de fanfare de mariage composée de tambours, de cymbales, de cors, de cymbales et de chalumeaux (NDT : précurseur médiéval du hautbois). La cérémonie du mariage, aux rites très développés, inclut divers morceaux devant être joués, à chaque étape, par le *panchai baja*. Dans la vallée de Katmandou, le *panchai baja* a été supplanté par les fanfares modernes.

Les membres de l'ancienne communauté Newar sont célèbres pour leurs danses masquées qui racontent les légendes des dieux et des héros. Leur musique est basée sur les percussions et, parfois, flûtes et chalumeaux accompagnent les chants aux sonorités intenses et nasales.

Musique populaire : Une musique légère, mélange de styles régionaux folkloriques et des très populaires musiques de films indiens, se développa à partir de la création de Radio Nepal en 1952. Cette musique légère est plaisante et douce, avec en général des paroles en Népalais évoquant des amours malheureux. La première grande vedette Népalaise fut Dharma Raj Thapa, qui chantait des chansons populaires sur des partitions de musiques de films.

Source : http://en.wikipedia.org/wiki/Music_of_Nepal

5 - Instruments de musique népalais

De nombreuses statues de pierre et autres témoignages attestent que la musique népalaise était vivace même avant les dynasties Kirant et Licchavi. Des inscriptions du 7^{ème} siècle montrent l'existence de groupes musicaux bien organisés (orchestres) bien avant cette époque.

Il y a de nombreux instruments de musique, dont la plupart sont fabriqués avec des matériaux locaux. Le *Nekoo*, creusé dans une corne de buffle, est supposé effrayer les esprits malins lorsque l'on en joue. Le *Panche Baaja* est un ensemble d'instruments sans lesquels il est dit qu'aucun mariage népalais n'est complet. Il s'agit de cinq instruments joués simultanément :



Shenai

le *Shehnai* ou *shenai* : instrument à vent similaire à une petite trompette, il produit un son plaintif et très émouvant. Il est utilisé dans de nombreuses cérémonies religieuses.

Image à venir

le *nagara* ou *tyamko* : il s'agit d'un tambour rond à face unique, fabriqué avec une peau d'animal et que l'on frappe avec deux baguettes

Image à venir

le *karnal* : instrument à vent. Son bec est retroussé et produit un son perçant et puissant



Damaha

le ***damaha*** : c'est un petit tambour à face unique, au son aigu.

Image à venir

le ***jhyali*** : il s'agit d'une paire de petits bâtons qui produisent un tintement lorsqu'ils sont frappés l'un contre l'autre.

Les autres instruments de musique importants au Népal sont les suivants :



Dhimay

Le ***Dhime ou dhimay*** : un tambour cylindrique à deux têtes, sur un fuselage en bois allongé. Son côté droit est frappé avec une baguette légère et le côté gauche avec la main du musicien. Il est fréquemment utilisé par les fermiers de la région de Katmandou, pour les fêtes.

Image à venir

Le ***Nayekhin*** : un petit tambour à deux têtes, au son aigu. On l'utilisait pour attirer l'attention du public avant d'annoncer une nouvelle importante.



Madal

Le ***Madal*** : le plus populaire et le plus utilisé des tambours au Népal. Il est composé d'une peau tannée et d'un fuselage en bois. La plupart des chants populaires népalais sont accompagnés par ce tambour.



Sarangi

Le Sarangi : un instrument de musique à quatre cordes qui est fabriqué et joué par les *Gainés* (une communauté de musiciens professionnels népalais).



Dholak

Le Dholak : un tambour à deux têtes largement utilisé dans la région du Terai, lors des foires et des festivals.



Midrang

Le Mridang ou Midrangam : un tambour à deux têtes très ancien, avec un fuselage en bois très lourd. Il produit un son très doux et très agréable.



Damphu

Le Damphu : tambourin à deux faces, recouvert de cuir et muni d'une longue poignée en bois. Le musicien, sautant et bondissant en l'air, en joue avec un grand zèle.



Pongah

Le Pongah : instrument à vent de 6 pieds de long environ (soit 1,80 m, NDT), en cuivre, ouvragé et sculpté de manière complexe. Il est utilisé principalement par les moines bouddhistes et ressemble plus ou moins au *Karnal*.

Source : http://www.adventuresnepal.com/nepal/about_nepal/culture.htm

6 - Troubadours de l'Himalaya

Les Gandharbas du Népal



A l'écoute de la voix de Shyam Nepali, accompagnée par son sarangi, on pénètre le royaume artistique subtil des troubadours Gandharbas. Les chants et les danses des ethnies des Tamangs, des Gurungs et des Magars nous conduisent en un pèlerinage de sons jusqu'aux sources de l'héritage culturel de ces anciens royaumes himalayens qui composent maintenant le Népal moderne. Conçu comme un voyage au cœur des traditions régionales du Népal, ce programme inclut des airs mélodiques et instrumentaux originaires non seulement de la vallée de Katmandou mais également des jungles du Terai, des peuples Rai et Limbu de l'est du pays, et des Sherpas de la région de l'Everest, tout au nord aux confins des montagnes désolées.

Le sarangi du Népal n'a pas encore été apprécié des audiences occidentales. Modeste de taille et équipé de quatre cordes de métal ou de boyau, cet instrument est joué avec un archet de bois et de fibres végétales. Tout comme pour le sarangi indien, la technique consiste à faire glisser les ongles le long des cordes. Il est fabriqué dans un seul morceau de bois et, traditionnellement, par le musicien lui-même. Utilisé à l'origine pour accompagner les chants et les danses, le sarangi a progressivement été élevé, au cours des quinze dernières années, au rang d'instrument solo. Aujourd'hui, alors que son répertoire s'enrichit et que son mode de fabrication change, sa destinée est assez semblable à celle de son homologue indien.

Le répertoire des troubadours Gainés est extrêmement étendu et dépasse le cadre de leur communauté. Les Gainés étaient des troubadours itinérants et, au fil des siècles, ils ont intégré dans leur répertoire la plupart des thèmes musicaux des communautés qu'ils ont rencontrées. De la même manière, les mélodies composées par les Gandharvas furent progressivement intégrées dans les répertoires d'autres communautés. Un certain nombre de compositions qui ont fait la renommée de certains musiciens Népalais populaires ont été empruntées à ces répertoires traditionnels Gandharvas. C'est à travers cette mémoire orale du Népal que notre programme s'efforce d'atteindre le cœur des traditions des communautés Bhojpuri, Rai, Tharu, Manangi, Newar et Sherpa...

Source : [Singhini Research Center](#)* (Lalitpur, Nepal).

* The Singhini Anusandhan Kendra (Singhini Research Center) is an independent association, which aims to preserve and promote the cultural heritage of the Himalayas. Founded in March 2001 at the instigation of Franck Bernede, a french cellist and ethnomusicologist, the center is situated in the ancient royal city of Patan (Lalitpur). Bringing together applied musicology and an anthropological vision, its objectives are organised around three central themes: research, preservation and the promotion of musical heritage.

Rather than be limited by a fixed musicological perspective, the center intends primarily to invigorate traditional practice as a referential basis for its explorations and research. With this in mind, the team involved includes musical artists, singers and dancers. The center also works in direct collaboration with foreign and Nepali scholars and specialists in such widely differing fields as linguistics, musicology, ethnology, history, visual anthropology and instrument making. In addition to this, it maintains a close relationship with masters of the tradition thus guaranteeing a source of inspiration for its research.

The center wishes to develop its activities in the two areas it considers most important, collecting and archiving. These are aimed at the creation of a center for the digital documentation of written, oral / aural and visual sources. The center wishes not only to create a place of reflection and experimentation for different artistic disciplines in the Himalayas, but also a meeting place for exchange between artists and scholars. In this spirit, the center plans to organise educational programmes, conferences, seminars and public concerts and equally to ensure a continuing relationship with individuals and institutions through the production of discs and electronic publications.

7 - Les Gandharbas et leurs sarangis

Par Nirjan Rai

Vous les avez vus dans les rues animées de Thamel, ils jouaient de cet instrument qui ressemble vaguement à un violon et suivaient les touristes dans la foule, espérant que l'un d'eux achète leur instrument. Et probablement l'un d'entre vous s'est laissé convaincre ou, certaines fois, a été excédé par leur présence. Mais derrière cette apparence simple se cache un homme se battant pour la survie, non seulement pour la sienne face à la misère, mais pour la survie de la tradition musicale népalaise face à l'invasion de la culture musicale occidentale. Ces musiciens nomades du Népal, en compétition avec les airs de Bob Marley retentissant sur les stéréos dans les restaurants, chantent des chansons qui accompagnent tous les battements de cœur des Népalais. Ce sont les Gandharbas et leurs sarangis.



Les Gandharbas, depuis des temps immémoriaux, ont été reconnus comme la caste des musiciens de la société népalaise. Longtemps avant l'apparition de la télévision et de la radio, ces gens voyageaient de village en village, jouant de la musique et diffusant les nouvelles, tout comme le faisaient les troubadours itinérants d'Europe. Intimement liés à leur musique, ces Gandharbas racontaient aussi bien des récits de batailles très anciennes que des rumeurs locales. Dans un pays où l'éducation était le privilège de quelques favoris, les Gandharbas ont joué un rôle immense dans la

conservation et la propagation du folklore népalais. Leur contribution à certains faits de portée historique a également été significative.

Le roi Prithvi Narayan Shah, qui unifia les divers royaumes alors éparpillés pour former le Royaume du Népal, employa les Gandharbas pour chanter la gloire de la dynastie Shah. Ils furent utilisés comme moyen de propagande pendant la période d'unification et envoyés de village en village pour plaider la cause d'un Népal unifié.

Les Gandharbas apprennent à chanter leurs chants, uniques au monde, et à jouer du sarangi de manière traditionnelle : les aînés transmettent leur savoir-faire aux générations suivantes. Le sarangi est un véritable instrument de musique népalais. Le mot sarangi est une combinaison de deux mots : « sa » - la première note de la gamme (au même titre que « do » dans notre gamme) - et « rangi » qui signifie coloré. Ainsi, le sarangi est l'instrument qui colore les notes de musique. Des instruments similaires peuvent être trouvés dans d'autres parties du monde. Par exemple, le violon occidental. Le sarinda, l'instrument indien, est probablement le plus proche du sarangi. Le mode de fabrication du sarangi est unique en son genre.



Le sarangi, instrument d'un seul tenant avec un manche et une caisse évidée, est taillé dans un bois très léger, connu localement sous le nom de khiro. Le morceau de bois est taillé à une longueur d'environ un pied (NDT : 0,33 m). Le corps de l'instrument est creusé en une caisse comportant deux ouvertures. L'ouverture inférieure est alors couverte avec une peau de mouton

séchée. A l'origine, les cordes étaient faites de boyau de mouton. Les villageois avaient l'habitude de réserver aux Gandharbas les intestins des moutons sacrifiés lors des grandes fêtes religieuses. Les Gandharbas laissaient les boyaux dans un pot pendant quelques jours. Lorsque la chair était tout à fait décomposée, elle était enlevée, ne laissant que les fines parois nerveuses des intestins qui étaient ensuite tressées pour obtenir les cordes, capables de produire un son de très bonne qualité. Cependant, de nos jours, les cordes toutes faites en nylon ou en acier sont plus populaires auprès des joueurs de sarangi car ils n'ont plus le temps de préparer les divers types traditionnels de cordes. Des chevilles sont clouées sur le manche du sarangi pour tendre les cordes. A l'origine, les cordes de l'archet étaient faites en crin de cheval, mais la préférence, à notre époque, va aux cordes de nylon.

Du fait de l'ouverture de notre société népalaise au monde extérieur, et vice-versa, notre culture traditionnelle s'est beaucoup appauvrie durant les dernières décades. La culture occidentale dominante s'est lentement infiltrée dans notre société et ainsi chaque jour nous semblons perdre un petit peu de notre identité. Par exemple, l'harbaja, instrument autrefois populaire parmi la plupart des vieux Gandharbas, n'est plus joué actuellement. Les plus âgés de la nouvelle génération se souviennent du temps « où les fées dansaient sur la musique des chants et des harbajas joués par les Gandharbas ».

Le sarangi pourrait connaître le même sort que l'harbaja si rien n'est fait pour préserver cette tradition. Et, malheureusement, rien n'a été fait.

Il existe une organisation créée par quelques Gandharbas. C'est là que ces musiciens de naissance passent leur temps à jouer du sarangi et lorsqu'ils ne jouent pas, ils parcourent les rues de Thamel pour essayer de vendre leurs sarangis aux étrangers attirés par le doux son de la musique népalaise traditionnelle.

Il est triste de constater que peu de gens, parmi les touristes ou les Népalais eux-mêmes, sont conscients de la situation critique dans laquelle se trouvent les Gandharbas et leur sarangi. Au fur et à mesure que le Népal avance dans le monde technologique, les Gandharbas semblent perdre l'essence de leur existence, c'est-à-dire leur rôle de conteurs, colportant faits contemporains et nouvelles. L'attrait pour la télévision et la radio semble avoir rendu les Gandharbas plus ou moins obsolètes.

On ne perd pas sa culture en une nuit, cela prend des années et des années. Petit à petit, une parcelle de ce que l'on possède se perd et on n'en réalise la valeur qu'une fois que tout a disparu. L'existence des Gandharbas remonte à l'origine de la culture népalaise. S'ils disparaissaient, le Népal perdrait une grosse partie de sa culture et souffrirait d'une grosse brèche dans son identité nationale.

Source : http://www.nepal-traveller.com/julaug2003/gandharvas_saranghi.htm

8 - Les Gainés, c'est nous !

Les chants Gainés font vivre l'âme népalaise

De Naresh Newar

Rubin Gandharba, 13 ans, est bien loin de sa maison de Gorkha. Cette semaine, il est à Katmandou, avec pour mission de faire revivre la tradition musicale Gainé, établie par ses ancêtres il y a plusieurs siècles. « Les gens de la capitale devraient savoir qui nous sommes et quelle fut notre contribution à la culture népalaise », déclare Rubin, qui a rejoint 19 autres Gainés pour participer au festival Gandharba de trois jours qui commencera le 30 janvier à Patan.



Une ménestrel

« Gandharba ka Saathiharu » (les amis des Gandharbas, NDT), une communauté de journalistes et musiciens de Kathmandou, s'est réunie pour promouvoir la musique des Gainés, les troubadours itinérants du Népal. Dans un monde dominé par le câble et la FM, cette musique sublime produite par la plainte du sarangi et le battement du madal est tombée aux oubliettes.

La plupart des chants populaires népalais sont inspirés par les Gainés. C'est dans leur répertoire que se trouvent les racines du folklore, du chant et de la musique tels que nous les connaissons aujourd'hui. La musique populaire récente connaît un succès commercial important mais ses promoteurs sont principalement des Brahmines, des Newars, des Gurungs et des Limbus. Alors que ces « neo-Gainés » ont trouvé une reconnaissance nationale et deviennent de riches célébrités, les Gainés eux-mêmes sont négligés et menacés de disparition.



Un sarangi en cours de fabrication

Amrit Gurung, un des interprètes de chants Gainés les plus en vue, originaire de Nepathya, et Aavaas, compositeur de musique contemporaine et également chanteur, sont partis en mission de recherche de talents dans les districts de Kaski, Tanahu, Gorkha, Lamjung et Syangjha. Malgré le danger omniprésent représenté par les poursuites de la police, les attentats à la bombe et les mauvaises rencontres avec les maoïstes, les deux hommes ont identifié 150 musiciens Gainés et en ont invité 20 à se produire dans le cadre du festival Gandharba.

« Il est triste de constater que de tels musiciens ne bénéficient d'aucune opportunité. C'est en adaptant notre propre musique traditionnelle, et non en nous contentant de copier le style occidental moderne, que notre musique pourra évoluer », déclare Aavaas. Les Gainés ne sont pas uniquement des chanteurs se baladant avec leur sarangi à quatre cordes, ce sont également des hommes qui communiquent les nouvelles et rapportent les événements, des gardiens et conservateurs

de la mémoire collective de notre pays. Avant l'installation de la communication de masse, leur musique fut le canal par lequel le Népal rural put découvrir et garder en mémoire les récits de batailles, les faits de bravoure, les désastres naturels, les joies et les peines de la vie de tous les jours.

Les gens écoutaient attentivement les Gainés et leur donnaient, en paiement de ce service, de la nourriture, des vêtements et autres biens de première nécessité. Jusqu'à une époque récente, avant l'embrasement de la guerre maoïste, lorsque les gens n'étaient pas aussi blasés par la mort que maintenant, les Gainés composaient des chansons sur le thème de la fin de la vie. « Mais avec tant de morts chaque jour, les gens ne sont plus choqués ni même curieux », déclare Aavaas.

Aujourd'hui, la plupart des Népalais considèrent les Gainés comme une nuisance – il sont chassés d'un geste par la fenêtre d'un bus, ignorés dans les rues des villes ou humiliés par des groupes de jeunes. Frustrés par le déclin de leur popularité dans une sphère sociale en plein changement, les Gainés se tournent de plus en plus vers l'alcool. « Les étrangers ont plus fait pour nous que les Népalais. Ils ont plus de respect et attachent plus de valeur à notre musique », déclare Krishna Bahadur Gandharba, de Tanahu. Il raconte que



Un clan de gainés à Tanahu

plusieurs Gainés ont été sponsorisés pour participer à des concerts de musique folk à l'étranger. Lal Bahadur Gandharba est allé à Vienne il y a deux ans et fut surpris d'être si chaleureusement applaudi par des centaines de personnes rassemblées pour son spectacle. « Ce fut le plus beau jour de ma vie », se souvient-il. « Nous ne devrions plus avoir honte de dire que nous sommes des Gainés, ni de basse caste ».

Les anciens disent que c'est aux jeunes de faire vivre la tradition. « D'abord, ils ne devraient pas avoir honte d'amener partout avec eux leur sarangi et de chanter », explique Krishna, qui n'a pu réussir à motiver les enfants d'un clan de dix-sept personnes à suivre ses pas. Krishna pense que la seule manière d'éviter la disparition de la musique de son peuple est de faire connaître à tous le savoir et les compétences des Gainés.

Festival Gandharba,
du 30 janvier au 1^{er} février 2004 à Yala Maya Kendra, Patan Dhoka
Contact : 5522113, 2110200

Source : NEPALI TIMES – 30/01 au 05/02/2004

9 - Annonce d'une mort lente pour le symbole de la culture népalaise

Par Robin Giri
Katmandou, le 1^{er} février

Pour de nombreux Gandharbas malchanceux, la préparation des repas commence en général par le décorticage du riz, car le repas du soir ne devient réalité que lorsque le soutien de famille revient avec son aumône de la journée. Et cela est plus difficile encore pour ceux qui vivent en zone rurale où les résidents eux-mêmes sont pauvres et ne peuvent se permettre de se séparer de leurs précieuses récoltes.

« Dans l'idéal, nous aimerions tous que nos enfants aillent à l'école et aient une vie meilleure, mais à cause de notre situation économique et de l'apathie de la société et du gouvernement, ils n'ont d'autres choix que de prendre le sarangi et faire l'aumône » : voici comment Tirtha Bahadur Gandharba résume leur situation difficile.

Alors que dans le passé ils jouaient le double rôle d'amuseurs dans les cours royales et de crieurs de rue, bien qu'accompagnés de la plainte de leurs sarangis, l'importance des Gandharbas, de nos jours, n'est visible que lorsqu'ils acceptent d'être applaudis et dans la fierté qu'ils mettent en eux-mêmes et dans leur art.

Narayan Bahadur Gandharba, 32 ans, est un artisan qui fabrique des sarangis, dont la vente lui procure ses seuls revenus.

« J'ai commencé celui-ci à 11h00 et il doit être terminé avant demain », dit-il, ne faisant de pause que pour changer de ciseaux alors qu'il enlève un copeau de bois d'eucalyptus.

D'après lui, il ne faut que 24 heures pour évider la caisse de l'instrument, mais le produit fini prendra au moins une semaine. Le coût d'un sarangi peut se situer entre 600 et 2.000 roupies.

« C'est dommage que seuls les touristes nous aident à rester en vie », déclare Narayan, dont la condition, comme pour beaucoup de ses contemporains, a été réduite à jouer pour des touristes curieux et à fabriquer des sarangis, qui sont vendus comme souvenirs pour ceux qui souhaitent retenir une certaine atmosphère du Népal.

Ce qui a permis à un certain nombre d'entre eux de venir à Katmandou pour la première fois de leur vie, c'est le fait que Stephanie Spray, originaire de Boston, ait fait équipe avec d'autres personnes de même sensibilité, pour organiser le festival Gandharba qui vient de s'ouvrir.

« La technique du sarangi repose sur le principe de la monophonie, le son n'étant généré que par une seule corde, alors que dans le système polyphonique d'autres instruments à cordes, comme la guitare, des accords sont produits et chaque corde crée une note différente », explique Aavaas, chanteur et compositeur de musique contemporaine.

Par bonheur, Tirtha Bahadur travaille pour Radio Nepal, qui employait également, jusqu'à sa mort en début d'année, Jhalakman Gandharba, le Gandharba le plus applaudi.

« Ce serait vraiment une bonne chose si le gouvernement introduisait officiellement des cours de sarangi à l'école, car cela voudrait dire qu'un certain nombre d'entre nous trouveraient du travail », déclare-t-il.

Cela pourrait sembler une idée bien farfelue pour la majorité de nos politiciens et citoyens ordinaires qui vivent repliés sur eux-mêmes et pour lesquels le terme « monde meilleur » est aussi étranger que la nécessité de faire des compromis avec leurs compatriotes.

Mais si rien n'est fait rapidement, cette tradition magnifique et cette fierté indigène ne seront plus qu'une page oubliée de l'histoire, tout comme la plus grande partie de l'art et de la culture du Népal, dont les seuls témoignages sont maintenant dans les livres !

Source : THE HIMALAYAN TIMES - 1/02/2004

10 - Pas à ce prix-là

Les Gandharbas ont enchanté leurs concitoyens avec leurs airs de sarangi pendant des siècles. Aussi immortelles que leurs créations, la plupart de leurs mélodies expriment les épreuves qu'ils ont endurées pendant leurs voyages à travers le pays. En parcourant de long en large le Népal, malgré les difficultés de chaque jour, ils ont pu être les témoins d'incidents de toute sorte et raconter des récits sur des airs populaires enjoués, dans les maisons visitées. Cependant, la nécessité de gagner leur vie par la collecte d'aumône, en échange de leur musique, fut l'un des moteurs principaux qui empêchèrent le folklore Gainé de s'éteindre. Ces virtuoses et leurs sarangis connaissent maintenant le glas de la disparition, bien que graduellement, du fait de l'invasion de la culture pop occidentale et de l'indifférence de plus en plus grande du public. Il n'est donc pas surprenant que des voix se soient élevées pour empêcher l'extinction de cette culture. Cependant, c'est toute la culture Gandharba qui doit être préservée – et pas seulement le sarangi.

Toute tentative de conserver leur culture, ainsi que les esprits bienveillants le souhaitent, mais, en les laissant demander l'aumône, leur ignorance et leur illettrisme, ne relèverait de rien d'autre que de la pure exploitation. Cette communauté a été méprisée pendant des siècles par les castes plus élevées et leurs membres sont obligés de « bricoler » avec leurs sarangis pour subsister, souvent dans des conditions difficiles. Toute tentative pour empêcher leur culture d'être remise dans des musées, sans leur donner une motivation grâce à l'amélioration de leurs conditions de vie, équivaldrait à les reléguer à jamais au rang de « seconds violons ». Cela ne signifie pas que la culture doit être déconsidérée alors que s'élève le niveau de vie de ces amuseurs des dieux. Il est du devoir de chaque citoyen de préserver de l'oubli ce sarangi emblématique et ses airs mélodieux, dont sont si fiers tellement de Népalais. Les Gandharbas continuent à vivre dans des conditions misérables malgré tout une galaxie de projets de développement éphémères, montés en faveur de communautés marginalisées telles que la leur. Une nouvelle manière de conserver leur tradition attachante doit être conçue et mise en œuvre de bout en bout.

C'est le gouvernement qui peut le plus pour ces défavorisés. Le sarangi pourrait très bien être introduit dans les cours de musique à l'école et des postes pourraient ainsi être créés pour cette communauté. Merci aux organisateurs du Festival Gandharba, et notamment à Stephanie Spray, de Boston, qui ont réussi à mettre en lumière la nécessité de conserver cette culture népalaise unique. Le gouvernement devrait organiser de tels programmes plus fréquemment. Voilà l'une des nombreuses cultures présentes au Népal à laquelle le Ministre de la Culture, du Tourisme et de l'Aviation Civile devra sérieusement penser en termes de conservation. Comme tous les Népalais, feu Jhalakman Gandharba et ses semblables lui en seraient éternellement reconnaissants.

Source : THE HIMALAYAN TIMES – 03/02/2004

11 - Les instruments traditionnels de la vallée risquent de disparaître

Himalayan News Service,
Changunarayan, 16 Novembre

Des instruments de musique traditionnels, dont on jouait à l'occasion des nombreuses fêtes religieuses au temple de Changunarayan, sont au bord de l'extinction. Aucun plan de préservation de ces instruments, d'une valeur inestimable, n'a encore été proposé par le gouvernement.

Autrefois, les gens jouaient régulièrement d'instruments musicaux tels que le Damai Baja, le Kusle, le Kasai et le Dhime baja. Le Damai baja et le Kusle étaient utilisés tous les jours.

Le Turahi, le Jhyali, le Nagara, le Sanahi, le Dholak et le Bijuli baja étaient connus sous l'appellation collective de Damai baja. De cet ensemble, seul le Nagara est encore utilisé de nos jours et Ram Krishna Pariyar est le seul qui sache en jouer. Pariyar, âgé de 27 ans, joue du Nagara depuis le décès de son père. Ses aïeux jouaient également de cet instrument.

« Bien que je ne sois pas un musicien parfait, je dois continuer cette tradition par égard pour mes ancêtres », déclare-t-il.

Le style traditionnel Kusle peut être joué par un groupe de sept musiciens. Seul le Sanai est utilisé de nos jours car aucun musicien ne sait jouer des autres instruments. Le groupe des interprètes du style Kusle comprend trois joueurs de Sanahi et des joueurs de Jhyali, de Twamak, de Dholak et de Karnal (un de chaque). Le Sanai est le seul instrument à être utilisé de nos jours au temple de Changunarayan.

L'officiant du temple de Changunarayan, Chakradharananda Rajopadhyay, explique que le Sanai est joué tôt le matin (afin d'avertir le dieu Narayan que la journée vient de commencer) et pendant la cérémonie d'Arati à la tombée de la nuit.

Ces instruments pourraient disparaître après le décès des musiciens actuels. Les musiciens traditionnels se plaignent que le salaire qu'ils reçoivent ne leur permet pas de joindre les deux bouts. Leurs salaires annuels sont équivalents à quatre *muri* de riz (une unité traditionnelle de mesure de céréales).

L'officiant de Changunarayan déclare qu'il a déjà déposé une demande d'aide au bureau du Guthi Sansthan (NDT : un organisme, apparemment très controversé, créé par le gouvernement népalais pour préserver les traditions et monuments anciens du pays) en faveur des musiciens et auxiliaires du temple. Cependant, Deepak Pandey, responsable du bureau, déclare de son côté qu'il n'a reçu aucune demande de ce type. Pandey accepte le fait que les mesures nécessaires ne sont pas prises pour sauver les instruments musicaux traditionnels de l'extinction.

Certains de ces musiciens ne voient pas l'intérêt de préserver leurs instruments puisque le fait de montrer leurs talents ne leur permet pas de gagner leur vie. Et Thapa rajoute : « Il n'est pas possible au Guthi Sansthan d'exercer son autorité pour forcer ces gens-là à maintenir les traditions, puisque le gouvernement n'a pas été capable de leur fournir un salaire ».

Source : THE HIMALAYAN TIMES SERVICE – 16/11/2002

12 - Les instruments de la musique folk népalaise

Par Bhimsen Thapaliya

L'héritage culturel d'un pays peut prendre plusieurs formes. La musique folk est l'un de ces héritages authentiques car il représente la vie du peuple dans sa forme la plus pure. La musique folk a pris naissance et s'est développée dans la représentation des sentiments spontanés des populations. Culture et musique ne peuvent être plus pures que dans leur expression populaire car celle-ci a pris naissance hors de tout processus conscient et de tout mimétisme. Si la musique folk copie quelque chose, c'est la nature, par exemple le son d'un ruisseau, le gazouillement d'un oiseau, le frémissement d'un souffle de vent, etc.

Les instruments de musique folk font partie intégrante de la culture populaire. Grâce à l'expérience accumulée au cours des générations, ils sont conçus pour produire les sons qui plairont le plus à nos oreilles. Le Népal peut se vanter de ses instruments de musique folk, du fait de leur diversité, leurs sonorités touchantes et leurs profondes affiliations culturelles. Le but des instruments folk n'est pas limité à l'amusement, bien que leur fonction principale soit de procurer du plaisir. Prenons l'exemple du Khurpithyak. C'est une petite pièce de bois utilisée pour tenir la Khurpa (faucille) portée autour de la taille par les bergers, les faucheurs et les laboureurs. Pour la fabrication du Khurpithyak, c'est non seulement un morceau de bois dur qui est choisi, mais il doit également produire un son profond et perçant. Lorsque la personne portant à la taille le Khurpithyak marche en rythme, un thème musical régulier est créé. La nuit, ce bruit sert de signal d'approche pour les gens et même pour les animaux.

D'habitude, on pense que les cloches ne peuvent être faites que de métal. Pourtant, si vous étudiez le monde des instruments de musique folk du Népal, vous y trouverez une cloche en bois. L'expérience ancestrale populaire a permis de sélectionner un bois capable de produire une vibration impressionnante et un son perçant. Si vous visitez le Musée des Instruments de Musique Folk Népalaise de Bhadrakali et si vous faites sonner cette cloche en bois, il vous sera difficile de croire qu'un morceau de bois puisse produire un son si harmonieux.

Les instruments de musique du Népal ont des aspects utilitaires étonnamment divers. Un Dhyangro peut être utilisé dans les rituels de guérison par les sorciers des villages. Si l'on menait des recherches sur ce seul instrument, une facette tout à fait révélatrice de la vie culturelle serait révélée. De la même manière, le Damaru, un petit tambourin, et des conques marines sont utilisées tous les jours dans les familles Brahmines pour le culte du dieu familial Panchayan. Ces instruments, qui ont été utilisés par les dieux, sont considérés comme sacrés. Le Damaru est l'instrument du dieu Shiva alors que le Bansuri (une flûte) était l'un des instruments favoris du dieu Krishna. Il a été prouvé scientifiquement que le son des conques marines a des propriétés curatives.

Il existe plus d'une douzaine de types de cymbales, tambours, flûtes et instruments à cordes, aux utilisations et tailles très variées. Certains sont utilisés pour annoncer des messages importantes à l'intérieur des communautés. D'autres sont utilisés pour les danses populaires et musiques de mariages, d'autres encore par des communautés religieuses différentes. Certains instruments ne sont joués que pour des occasions bien particulières. Les matériaux utilisés pour la fabrication des instruments sont également divers. Un tambour Temko est fait d'argile et de cuir et on en joue avec deux bâtonnets. Le Binayo est fabriqué en fer alors que les cordes du Sarangi sont fabriquées avec des intestins de chèvre.

Les sorciers utilisent un instrument à vent particulier, fabriqué dans un os humain, pour éloigner les mauvais esprits.

Nombreuses également sont les récits intéressants liés aux instruments folk népalais.

De nombreux instruments viennent de disparaître. Le Jor Murali, ou cor incurvé, fait partie de ces espèces éteintes : il paraît qu'on ne peut plus le trouver que dans un musée britannique. C'est bien un instrument originaire du Népal, mais il nous faut maintenant voyager en Grande-Bretagne pour pouvoir le regarder.

Source : NEPALNEWS.COM – 10/07/2002

13 - Musique communautaire du Népal : tour d'horizon

Par Shobha Tiwari

Le caractère exceptionnel de la musique folk népalaise tient dans le fait qu'elle a été interprétée pendant des générations par diverses communautés ethniques. Elle a sa propre originalité et sa propre existence et est enracinée de manière très profonde dans la culture nationale.

Diverses communautés ethniques du Népal interprètent les chants populaires dans leur propre langage ou dialecte, reflétant les passions et humeurs des temps qui passent. Ces chants nous ont été transmis à travers les générations, depuis les temps védiques, comme partie intégrante de notre héritage culturel.

Du point de vue géographique, le Népal, pays sans façade maritime, peut être divisé en trois régions. Les Sherpas et les Tibétains sont les principaux groupes ethniques, implantés dans la région de l'Himalaya qui englobe le nord du pays, à la frontière de la région autonome du Tibet. Leur culture est largement influencée par la culture tibétaine.

Cette région étant généralement recouverte par la neige, l'élevage des troupeaux et les sports de montagne constituent les principales activités des Sherpas et des Bothias, ethnie originaire de Mongolie. Pendant leur temps de repos, ils se divertissent en chantant des chansons populaires et en dansant. Le style de chant adopté par les Bothias est appelé « Bhote Selo » alors que celui des Sherpas est nommé « Sherbu ». Leur festival le plus important est « Losar » (nouvelle année, NDT), période pendant laquelle ils festoient dans la gaîté, les chants et les danses.

Brahmines, Chhetri, Rai, Limbu, Magar et Gurung sont les principales communautés installées dans les régions de collines. Les gens de cette région sont très proches de la nature. Pendant les festivals, ils oublient toutes leurs épreuves passées et laissent éclater leurs aspirations et désirs à travers leurs chants et danses folkloriques. Les principales formes musicales de la région sont connues sous les noms de « chudka », « roila », « sorathi », « tappa » et « jhyaure ». Les styles « jhyaure » et « roila » en sont les plus remarquables. Bien que le « madal » soit probablement l'instrument le plus populaire de cette région, le « Bansuri », le « sahanai » et le « panchebaja » sont également appréciés. Les communautés de cette région illustrent de manière exemplaire la coexistence harmonieuse pouvant régner entre plusieurs cultures différentes.

Bien que la vallée de Katmandou, située en moyenne montagne, soit une métropole, les Newars sont les principaux habitants de la capitale. L'habitude des Newars de célébrer en musique fêtes religieuses et événements sociaux remonte à la période Malla. Les Newars chantent en utilisant des styles différents, en fonction des saisons ; ces styles sont connus sous les appellations de « byanchuli », « charya », « phagu » et « basanta malasri ». Le style « basanta malasri » est le style utilisé pendant Dushera, le festival le plus important pour les Hindous.

La frontière sud sépare le Népal de l'Inde. La grande majorité de cette région est constituée de plaines ou *terai*. Les principaux groupes ethniques installés là sont les Dhimals, les Tharus, les Danuwars et les Sunuwars. Ils interprètent leurs chansons populaires en plusieurs langues, dont le Maithali et le Bhojpuri. Leurs chants traitent surtout des travaux de la ferme, leur principale source de revenus, et des conditions climatiques. Les instruments les plus populaires de la région sont l'*ektara*, le *handiya*, le *bin* et le *murali*.

La musique folk dépeint de manière honnête la culture et la vie sociale d'une communauté, elle est donc un reflet fidèle de la vie, de la culture, de l'histoire d'un peuple et de ses aspirations individuelles. On a l'habitude de dire que la musique folk est l'image d'une nation. Les chants populaires de toute nation ont tous leurs traits saillants qui représentent des générations d'héritage traditionnel et culturel. Nous devons nous efforcer de préserver l'identité culturelle et populaire des chants de nos diverses communautés. Il serait bon que le gouvernement conçoive des programmes afin de vérifier l'interpénétration et l'interaction entre ces différents courants populaires. Les anciens devraient également enseigner aux plus jeunes leur culture et traditions populaires. De même, les artistes devraient s'intéresser plus à leur travail et dégager du temps pour s'éduquer eux-mêmes ainsi que les gens en général, en ouvrant des écoles de danse et de musique.

Afin de s'assurer que la musique d'une communauté donnée n'est pas influencée de manière négative par celle d'une autre communauté, il est nécessaire que les membres d'un groupe pratiquent leur religion et leurs coutumes de manière honnête, sans oublier leurs racines. Les organismes gouvernementaux, la politique en matière d'éducation et le niveau de conscience du public jouent également un rôle important dans la préservation et la promotion des cultures et musiques d'une ethnie.

Source : NEPALNEWS.COM – 2/04/2000

14 - Le sarangi, pont sonore entre le Népal et Lisdoonvarna*

La route est longue entre Lisdoonvarna et le Népal mais deux membres de la communauté Gandharba, longtemps reconnue comme la caste des musiciens du Népal, aident à combler cet écart.

Deux frères musiciens, Hiralal et Ramji Gaine, du village de Lamjung, vont franchir une nouvelle étape ce jeudi soir à 21h00, lorsqu'ils pourront unir leur musique à celle des musiciens traditionnels du comté de North Clare, à l'occasion d'une session informelle dans le hall de l'hôtel Royal Spa, à Lisdoonvarna.

Les recettes de cette séance seront partagées entre les deux frères Gaine et l'Organisation pour la culture et l'art Gandharba de Thamel, vallée de Khatmandu, qui fut créée pour aider les Gandharbas et leurs traditions à survivre.

Ce qui se passe actuellement au Népal est assez similaire à ce que connut l'Irlande au début des années 50, alors que la musique irlandaise était menacée, avant que l'organisation « Comhaltas Ceoltoiri Eireann » ne renversât la situation.

Bien avant l'arrivée de la télévision et de la radio au Népal, les Gandharbas visitaient les villages du Népal, jouant de la musique ainsi que le faisaient des troubadours itinérants d'Europe. Et, tout en interprétant leur musique, ils racontaient des histoires de batailles très anciennes et colportaient également les rumeurs locales. Ils choisissaient leur musique en fonction des circonstances ou de l'histoire qu'ils racontaient. Leur rôle dans la conservation et la propagation de la culture populaire népalaise est immense.

De nos jours, la tradition musicale népalaise est menacée par l'influence grandissante de la culture musicale occidentale. Mais les Gandharbas – ces musiciens nomades du Népal – et leur *sarangi*, un instrument d'un seul tenant similaire au violon, contre-attaquent.

Hiralal Gaine, un musicien remarquable qui a dirigé plusieurs ateliers et concerts de très haute qualité au sein du Centre de musiques du monde d'Irlande, à l'Université de Limerick, a largement contribué au montage de l'Organisation pour la culture et l'art Gandharba à Thamel, vallée de Khatmandu. Son but principal était d'aider les Gandharbas à s'en sortir à leur arrivée à Khatmandu, soit en jouant dans les rues soit en vendant leurs instruments lorsque les temps sont durs. C'est également un endroit pour se mettre à l'abri du froid, rencontrer d'autres musiciens et échanger des airs, selon Peter Curtin de la taverne « Burren Smokehouse and Roadside Tavern » de Lisdoonvarna. Il a découvert les Gandharbas en 1997 et a organisé, avec des amis, le voyage de Hiralal et de Ramji en Irlande. C'est maintenant le troisième voyage de Hiralal et le deuxième pour son frère.

Tout commença en 1997 lorsqu'un groupe de huit personnes, dont Peter Curtin, Robin Sheen de Kilnaboy et Harry Bartolink de la taverne Burren, visita le Népal. Robin Sheen est l'un des membres de la communauté du comté de North Clare qui devinrent amis avec les Gandharbas, suite à plusieurs voyages au Népal, où ils étaient partis faire de la randonnée. Il poussa ses amis de North Clare à visiter le Népal en 1997 et, durant ce voyage, Harry, qui est musicien, rencontra les frères Gaine alors qu'ils jouaient de la musique dans la rue. Un comité fut organisé au sein du groupe de North Clare et ils financèrent la première visite des musiciens Gandharbas à Clare en 1997. Ils voyagèrent beaucoup pendant leur séjour de dix semaines dans le comté de North Clare et participèrent à des concerts dans la taverne Roadside, l'école Willy Clancy, le Festival de Clare Fleadh Cheoil et le festival de rue de Galway.

L'été suivant, Peter Curtin retourna au Népal avec Joe Lynch, originaire de Lisdoonvarna, et Hiralal leur demanda de lui trouver du travail en Irlande, afin qu'il puisse gagner un peu d'argent pour faire vivre sa famille.

« Il faut se souvenir que la vie est difficile pour les Gandharbas. Ils ne possèdent pas de terres pour cultiver eux-mêmes leur nourriture et leurs légumes et ils doivent tout acheter dans les commerces locaux. S'ils ne peuvent pas payer, on leur fait crédit mais ils doivent payer des intérêts. Et s'ils ne peuvent pas rembourser leurs dettes, le commerçant vient chez eux et leur prend ce qu'il veut », expliqua Peter Curtin.

Tout en leur offrant la possibilité de gagner de l'argent pour leurs familles, ce concert à Lisdoonvarna ce jeudi soir donne également l'opportunité d'un échange culturel, déclara le propriétaire de la Roadside Tavern. Tous les musiciens font don de leur temps et de leur talent et le prix d'entrée est de 5 £.

Paddy Doherty, de l'hôtel Royal Spa, fait également don des frais de location du hall de l'hôtel à cette occasion.

Selon Peter Curtin, tout le monde s'attend à passer une bonne soirée. Les musiciens Gandharbas ont dû se battre dur et il pouvait très bien comprendre leur situation. Il se souvient que feu Micklin Connellan, un musicien connu de North Clare, n'était autorisé à se produire que dans trois lieux publics de Lisdoonvarna dans les années 50, à l'époque où la musique irlandaise était tombée en disgrâce. Le combat de l'organisation « Comhaltas Ceoltoiri Eireann » pour la survie de la musique irlandaise est maintenant bien connu et documenté, et les membres de la communauté de North Clare souhaitent un succès similaire aux Gandharbas dans leur action pour essayer de préserver la musique, le folklore et les traditions du Népal.

** Lisdoonvarna se trouve en Irlande*

Source : http://www.clarechampion.ie/01/oct/cc20011012/fe_ss.htm

15 – Resham Pheeree Ree (Resham phiriri)

une chanson folklorique du Népal (*traduction française à venir*)

Resham pheeree ree, Resham pheeree ree

Udeyra jaunkee dandaa ma bhanjyang

Resham pheeree ree

My heart is fluttering like silk in the wind

I cannot decide whether to fly or rest on the mountain pass

Ek naley bunduk, dui naley bunduk, mriga lai takey ko

Mriga lai mailey takey ko hoeina, maya lai dankey ko

One-barrelled gun, two-barrelled gun? targeted at a deer?

It's not the deer I aim to call, but my beloved

Chorus:

Resham pheeree ree, Resham pheeree ree

Udeyra jaunkee dandaa ma bhanjyang

Resham pheeree ree

Kukur lai kutti kutti, biralo lai suri

Timro hamro maya priti dobato ma kuri

To the dog it's puppy, puppy, to the cat it's meow meow

*Our love blossoms while we wait for each other at the cross road**

Repeat chorus

Saano ma sano gaiko bachho bhirai ma, Ram Ram

Chodreh jana sakena mailey, baru maya sanghai jaun

The tiny baby calf is in danger at the precipice

I couldn't leave it there, let's go together, my love

Repeat chorus

Kodo charyo, makai charyo, dhan chareko chhaina

Pachi, pachi na au Kanchi, manpareko chaina

Millet is planted, corn is planted, but not the paddy

Don't follow me little girl, because I don't like you

Repeat chorus

* NDLT : I mean to say that it is not the LOVE that waits at the cross road, it's the couple who wait to meet there and make love

Traduction : Indra Prasad Khaitu (asso TOIT – Bhaktapur – Nepal)

Sous mon chapeau

Bijuli ko tar, tar, tar...

Risham Phiriri (suite)

Par KUNDA DIXIT

(...) Les chansons populaires népalaises, comme le savent ceux d'entre nous qui ont fait de multiples visites à Bhojan Griha, sont un mélange fascinant de rythme, de mélodie et de paroles poétiques. C'est l'harmonie de ces trois importants éléments musicaux qui rend le folk népalais si irrésistible. Pas un trekkeur ne quitte ce pays sans fredonner Resham phiriri pendant qu'il se fait fouiller à l'aéroport par les services renforcés de sécurité. Je me suis souvent interrogé sur la popularité de cette chanson en particulier et j'en suis arrivé à la conclusion que ce sont les paroles qui en font le grand favori. Les mots sont empreints de symbolisme profond et de pertinence. Prenez la deuxième strophe du refrain :

**Ek nale banduk. Dui nale banduk. Mrigalai take ko.
Mrigalai maile take ko hoina, maya lai dake ko.**

Traduction:

Fusil à un coup, fusil à deux coups, pointé sur un cerf.

Je ne vise pas un cerf.

Je te vise, toi, ma chère.

Ce sont des mots poignants. Et la juxtaposition d'une culture des armes naissante et d'une violence latente avec des mots tendres prête à la chanson la signification d'une inquiétante prémonition. Les incertitudes de l'amour sont symboliques dans un pays où la vie elle-même est devenue incertaine.

Prenons une autre chanson populaire népalaise des années passées dont les paroles évoquent la nostalgie d'un temps où le monde était jeune, l'amour était doux, tandis que, grâce à la musique, le public népalais reçoit une leçon d'horticulture et le rôle vital du royaume des insectes dans la pollinisation.

**Ma mahuri hun Radha,
Timi aanp ko manjari hau.**

Mon cher ami Salil m'a aidé à traduire ceci :

Je suis une abeille, Radha,

Tu es un manguier.

Je vois des envies de danse, alors laissez-moi vous présenter un autre air populaire, de Sambhujit Banskota :

**Rato tika nidharma, talakka talkiyo
Chhati bhitra mayako, aago salkiyo.
Eh, bijuliko tar, tar, tar...
Phursata bhaye, eh hajur, bhetaun sanibar.**

Un point rouge brillant sur ton front, de mille feux

La flamme de l'amour brûlant dans mon coeur, intensément.

Hey, fil électrique, fil électrique ...

Retrouvons-nous samedi si tu n'as encore rien de prévu.

Ici, le parolier nous montre clairement la connexion entre une ligne à haute tension et l'énergie thermique. Alors, subtilement, il amène le message important que l'avenir de notre pays réside dans le contrôle prudent de notre potentiel d'énergie hydraulique pour que les jeunes aient le temps de se donner des rendez-vous le week-end.

L'énergie hydraulique est un thème récurrent dans les chansons populaires népalaises, comme on peut le voir dans la suivante qui est une plainte d'un technicien mâcheur de paan (ndlt : feuilles de bétel préparées avec des noix de bétel, des épices et du citron vert) qui travaille au Projet Middle Marsyangdi dont l'objectif est de fournir de l'énergie au pays jour et nuit :

**Paan ko pat
Maya timilai samjhanchhu din ko raat
Marsyangdi sa la la...**

*Feuille de bétel bien-aimée,
Je pense à toi jour et nuit
Comme le cours de la Marsyangdi à la saison basse.*

Et c'est quand la rivière s'assèche parce que toute l'eau a été détournée vers les turbines qu'il y a des risques de troubles au paradis et les premiers signes de la psychose :

**Dhunge bagara, dajai, dhunge bagara
Maya chhadaichha halla nagara.**

*Pauvre débile, mon frère, pauvre débile
OK, OK, je t'aime, alors tais-toi maintenant.*

Source : NEPALI TIMES – n° 69 - 23 au 29/11/2001

Traduction : Marie-Dominique Sergent

